

la population un niveau de vie convenable. Ainsi donc, pendant que nous craignons quelques Russes dont la loyauté peut faire défaut au Canada, la Russie elle-même, ce me semble, craint que la grande majorité de sa population ne soit pas prête à appuyer le régime des Soviets, si ceux-ci décidaient de déclencher la guerre.

En considérant l'ensemble de la situation mondiale, je trouve que nous sommes bien mal-en-point. On dirait que le monde manque de chefs. Dernièrement le monde a perdu un de ses citoyens les plus compétents. J'ai toujours admiré le feld-maréchal Jan Christian Smuts qui est mort au début de cette semaine. Il est regrettable que son âge et sa santé précaire l'aient empêché de jouer un plus grand rôle dans la crise actuelle.

Qu'en est-il de nos réalisations? On nous a conseillé de chercher à connaître notre ennemi. Oui mais tâchons de nous connaître nous-mêmes. "Connais-toi toi-même", c'était le conseil d'un penseur célèbre. Nous devrions étudier où nous avons commis des erreurs et où nous avons omis de prendre les mesures voulues. Dans quelle situation ridicule nous nous trouvons aujourd'hui! Après avoir détruit les usines les plus perfectionnées du monde, aménagées et exploitées par les Allemands, nous nous apprêtons à les reconstruire. Pendant quatre ans j'ai supplié qu'on permit aux prisonniers allemands de rester au pays. Quel que fût leur lieu de travail, dans les fabriques où l'on apprête la betterave à sucre ou dans les camps de bûcherons, ils ont imploré le Gouvernement de leur permettre de rester ici. Plusieurs d'entre eux étaient les gens les plus compléments que le Canada ait jamais comptés. C'est en vain que je l'ai souligné au Sénat et au comité. Or feu le général Smuts, après avoir bravement combattu les armées britanniques, est devenu l'un des chefs du Commonwealth britannique des nations. Rien ne motive notre attitude à l'égard des prisonniers allemands. Elle était dictée par la crainte, de quoi? Des syndicats! Notre pays manquera de millions de travailleurs. Grâce à sa production et à ses ressources, le Canada constitue le pays le plus riche du monde, par tête d'habitant; mais, comme le *Globe* de Toronto le signalait dernièrement, nous craignons tellement d'admettre des travailleurs de l'extérieur qu'on limite à 400 le nombre de travailleurs qui seront admis pour travailler à la moisson. Peut-être l'Allemagne compte-t-elle des millions de travailleurs disponibles. Bien rares sont les foyers canadiens où l'on n'ait pas besoin d'une servante. Notre population désire vivement des foyers confortables et traiter ses aides

avec équité, mais on nous refuse des aides. Même la disette de viande dont j'ai parlé découle de la pénurie de main-d'œuvre. Les hommes habitués aux conditions de travail de la ville refusent de travailler sur les fermes; pourtant un million d'Allemands viendraient volontiers au pays en vue d'accomplir la besogne qui répugne à la plupart de nos travailleurs.

Je vais recourir à ma propre expérience, qui ne diffère pas de celle de presque tous les autres habitants de l'Ouest. Comme le sait notre collègue de Prince-Albert (l'honorable M. Stevenson), les cultivateurs de l'Ouest n'avaient pas coutume de verser des salaires élevés. Un travailleur s'engagea sur une ferme en qualité d'apprenti; ayant eu le bonheur de se trouver sous les ordres d'un patron intelligent, il devint lui-même un cultivateur compétent et son patron lui avança du crédit quand il commença à travailler à son compte. Après que les hommes eurent travaillé pour moi pendant quelques années, je leur ai rappelé qu'ils pouvaient s'adresser à moi en cas de besoin; et quand ils ont commencé à diriger leur propre ferme, je leur ai consenti quelque crédit. Même aujourd'hui je reçois des lettres où ils me disent qu'ils ont besoin de tant d'argent à de telles fins; sans délai, je leur envoie l'argent par télégraphe, car ils ont travaillé fidèlement à mon emploi. Mais les salaires élevés imposés par les syndicats ont mis fin à cet état de choses, et aujourd'hui nous manquons de main-d'œuvre agricole. De quelle situation enviable nous aurions joui si, il y a quatre ans, quand je préconisais une telle mesure, on avait permis aux Allemands dépatriés de demeurer au pays.

A la dernière session, j'ai déclaré que nos affections de fortes sommes à des manœuvres militaires dans le Nord alors que nos troupes auraient été plus utiles en Allemagne. De quelle sorte de protection jouissons-nous à l'heure actuelle?

Le Canada manque de diplomates bien formés, voilà ce qui m'inquiète vivement. Or comme nous avons, à grands frais, décidé d'envoyer des représentants,—ambassadeurs et commissaires du commerce,—dans presque tous les pays du monde, nous devrions, il me semble, choisir immédiatement des jeunes gens ayant l'instruction et les aptitudes voulues, afin de leur donner la formation nécessaire, de leur enseigner à fond la langue du pays où l'on se propose de les envoyer, et de nommer, pour nous représenter à l'étranger, non pas d'anciens politiciens, mais des personnes compétentes.

Il semble maintenant que le Japon doive être l'un des remparts de la démocratie. Puissé-je parler japonais, je serais, j'en suis